



Webinaire

Voies de la santé autochtone – Identité inuite au sud du 60^e

Description

Ce webinaire porte sur l'histoire vécue par Norma Dunning en tant qu'Inuite qui est née et a grandi au sud du 60^e parallèle, où elle continue de vivre. Il prend en compte les nombreuses pratiques d'assimilation auxquelles sont encore confrontés les Inuits, de même que les attentes de la culture dominante concernant ce que peut et devrait être une personne inuite.

Voies de la santé des Autochtones est une série de webinaires organisée par le CCNSA. Entre septembre 2023 et avril 2024, cette série de webinaires explorera une variété de sujets ayant trait à la santé et au bien-être des membres des Premières Nations, des Inuits et des Métis. La série vise à resserrer les liens entre connaissances, politiques et pratiques en étoffant le parcours éducatif des travailleurs de la santé, des auditoires de la santé publique, et plus encore.

Biographie



Norma Dunning, Ph. D., est une écrivaine, une professeure et une grand-mère inuite de Padlei. Elle a publié cinq ouvrages et reçu de nombreux prix littéraires. Ses écrits ont été traduits en plusieurs langues. Elle enseigne à l'Institut de la santé des Autochtones de l'Université des Premières Nations du Canada et vit à Regina, en Saskatchewan.

Transcription

Sarah de Leeuw : Je m'appelle Sarah de Leeuw. Je travaille au Centre de collaboration nationale de la santé autochtone. Je tiens à reconnaître que d'un océan à l'autre dans cette nation qu'on appelle le Canada, nous nous trouvons tous sur des terres et des eaux, et respirons de l'air qui appartenaient depuis des temps immémoriaux aux Premières Nations, aux Inuits et aux Métis. Nous nous trouvons sur des terres occupées et volées pour la plupart. Le CCNSA s'efforce de réfléchir aux relations entre les récits, la terre et la santé et le bien-être des populations.

Et c'est incontestablement de ce lien que nous sommes enchantés d'accueillir Mme Dunning pour nous parler aujourd'hui. Pour ceux d'entre vous qui ne connaissent pas encore notre série de webinaires, il s'agit du deuxième webinaire d'une série qui continuera dans la nouvelle année, soit en 2024. Le CCNSA est l'un des six centres de collaboration nationale en santé publique situés partout au pays. Nos CCN frères et nous-mêmes sommes très honorés et privilégiés de réaliser le travail que nous faisons à l'échelle nationale.

Donc, encore une fois merci aux quelque 206 personnes qui sont des nôtres à nouveau d'un océan à l'autre sur des terres et des eaux et respirant de l'air qui en fait ont toujours été sous l'intendance des Autochtones, y compris et de manière notable les Inuits et les peuples du Cercle arctique.

Quelques autres remarques d'ordre technique : si vous avez des questions ou des commentaires, vous pouvez utiliser la fenêtre Questions et réponses. La fonction « lever la main » ne fonctionne pas dans cette version-ci de Zoom, mais faites-nous signe. N'hésitez pas à communiquer avec nous par courriel, nos coordonnées sont sur le site Web du CCNSA, pour tout aspect précis, un suivi, des ressources que vous aimeriez avoir pour un suivi secondaire après cette séance du webinaire.

La séance d'aujourd'hui ne sera pas enregistrée mais, encore une fois, nous sommes tout à fait disponibles pour des conversations selon vos besoins, communiquez avec nous, ou pour faire le suivi avec le CCNSA. Alors, sans plus attendre... c'est vraiment un plaisir et un honneur de vous présenter Mme Norma Dunning.

Pour ceux qui attendent patiemment, vous savez sans doute que Mme Dunning est une Inuite et une auteure qui a grandi et vit toujours au sud du 60^e parallèle. La discussion d'aujourd'hui, je pense, comme tant d'autres projets de recherche et l'œuvre littéraire de Norma, très acclamée dans tout le pays, continue d'explorer les pratiques d'assimilation auxquelles les Inuits sont confrontés et les attentes des secteurs géographiques traditionnels et des organisations traditionnelles quant à ce qu'une personne inuite devrait être ou peut être. Je pense que c'est une conversation d'une grande importance à tenir dans le climat actuel des échanges sur l'identité et sur les liens entre l'identité et la santé.

Sur une note personnelle, je tiens à dire que j'ai eu l'insigne honneur de faire des lectures avec Mme Dunning à des événements comme SkirtsAfire à Calgary et nous avons visité Whistler pendant un festival d'écriture

En tant qu'écrivaine moi aussi, je dis : « Courez acheter les livres de Norma! » Je vous invite à télécharger sa thèse de doctorat et à lire certains de ses travaux de recherche. Elle est une voix profondément importante dans ce pays qui, selon moi, contribue à des conversations sur le plan artistique autant qu'universitaire

C'est un véritable honneur, Norma, de vous inviter à cette série de webinaires du CCNSA, dont l'objectif d'apprentissage est d'améliorer la compréhension du fait que les Inuits vivent et s'épanouissent à l'extérieur de leurs zones de revendication territoriale.

Sur ce, et compte tenu du fait que nous avons quelques défis techniques, dans les coulisses, je cède la parole à Mme Dunning. Et nous espérons pouvoir accueillir celle-ci virtuellement, avec un grand merci. Et Norma, sincèrement, du fond du cœur, merci d'être une si formidable collègue, amie et invitée dans cet espace virtuel. J'arrête de partager mon écran maintenant.

Nous afficherons d'autres diapositives. Et Norma, j'espère qu'on vous entend.

Norma Dunning : Très bien, merci à tous

Merci pour cette présentation incroyable, Sarah, et merci au CCNSA de m'avoir invitée.

C'est toujours un grand honneur et un privilège pour moi de parler des Inuits et en particulier des Inuits qui vivent et prospèrent et se lèvent le matin, vont au Tim Horton's et achètent le journal dans les régions du Sud du Canada.

Je pense donc que souvent... J'ai récemment commencé à enseigner en Santé autochtone à l'Université des Premières Nations de Regina et donc pour moi, c'est la première fois que j'enseigne cette matière. Et ce que je devais vraiment travailler avec mes étudiants, c'était de les faire réfléchir au-delà des affections physiques, comme indicateur de la santé.

Et nous devons réfléchir à la santé mentale et tenir compte de son importance en ce qui concerne la façon dont elle affecte notre corps. Nous devons penser à la santé spirituelle et comment cela entre aussi en ligne de compte.

Et mon travail de doctorat porte sur ce qui arrive aux étudiants inuits qui étudient à l'extérieur de leurs zones de revendications territoriales et à la pression incroyable qui s'exerce, je pense, sur tous les étudiants autochtones. Et je pense que pour les étudiants inuits plus précisément, ça devient un parcours beaucoup plus dense.

Nous allons donc commencer par la première diapo, « L'identité inuite au sud du 60^e parallèle »

Et Inuujunga – Je suis Inuk.

Pourrions-nous passer maintenant à la deuxième diapo, Donna? Nous devons donc réfléchir à la façon dont la population inuite de notre pays représente un peu plus de 70 000 personnes. Cependant, si l'on compare cette population à celle des Premières Nations et des Métis, ce n'est pas grand-chose.

Nous sommes l'équivalent d'un demi-pouce sur une règle de 12 pouces ou de 5 cm sur une règle de 1 mètre. Et nous sommes une si petite population.

Mais environ 21 865 Inuits vivent à l'extérieur des terres visées par leurs revendications territoriales. Dans les statistiques... Vous savez, les statistiques, on peut leur faire dire ce qu'on veut. Mais Stat Can a constaté, en 2021, que la population inuite vivant à l'extérieur de l'Inuit Nunangat – et le Nunangat est la « terre natale », c'est la traduction exacte de ce mot – augmente à un rythme plus élevé que la population de la terre natale des Inuits.

C'est donc 23,6 % par rapport à 2,9 %.

Cette image que vous voyez représente un jeune homme inuk qui est à Ottawa et qui raconte l'histoire du moment où il a été déplacé vers le Sud avec sa famille. Et ce déménagement comprenait la coupure avec la langue et avec la culture et les rituels. Et l'une des choses qu'il a faites, c'est se faire faire ce tatouage sur le ventre, pour se souvenir. C'est un adulte maintenant, il a deux enfants, il vit à Ottawa, et vous pouvez le trouver sur ce premier lien indiqué sur la diapo.

Quoi qu'il en soit, quand on regarde les chiffres, quand on regarde 70 000 contre près de 22 000, on a plus de 30 % d'Inuits canadiens résidant à l'extérieur des zones visées par leurs revendications territoriales. Ce n'est pas parce que nous vivons dans le Sud que nous ne sommes plus membres de notre zone de revendication territoriale.

Nous le sommes toujours. Mais pendant cette transition, quand un corps inuk passe du nord au sud du 60^e parallèle, tout bascule à peu près pour ce qui est – et c'est vrai dans mon cas – d'être un bénéficiaire du Nunavut, et mes trois fils sont aussi des bénéficiaires – quand nous résidons dans le Sud, à peu près tout diminue, ça fait disparaître pratiquement toutes les prestations liées à l'Accord sur les revendications territoriales du Nunavut.

Tout devient beaucoup moins clair ou moins important.

Et les Inuits canadiens – si on passe à la diapo 3, Donna – on pense généralement que les Inuits canadiens vivent dans les régions arctiques du pays.

Mais les Inuits vivent partout.

Et qui sont les Inuits qui habitent à l'extérieur des régions nordiques? On a donc 4 Inuits sur 10 vivant à l'extérieur du Nunangat et généralement dans de grands centres urbains. Il s'agit d'une donnée plus ancienne remontant à 2011 : 37,5 % des Inuits vivant à l'extérieur de l'Inuit Nunangat vivaient dans des endroits comme Edmonton, Montréal et Ottawa.

Maintenant, chacune de ces villes a réalisé un recensement en 2021. Les Inuits d'Edmonton sont au nombre de 1 250. À Montréal, ils sont 1 130. À Ottawa-Gatineau, ils sont 1 730.

D'ailleurs, je pense que les statistiques relatives à chacune de ces villes, je pense que les chiffres sont assez bas et qu'il y a beaucoup d'Inuits qui vivent à l'extérieur des zones visées par les revendications territoriales qui choisissent de ne pas s'identifier comme tels.

Et c'est lié à, juste au nombre de questions qu'on vous pose quand on se présente comme une personne inuite qui ose vivre dans les régions du Sud du Canada et du monde.

Donna, pouvons-nous passer à la diapo suivante avec ce magnifique petit bébé? Donc, ce que nous avons avec les Lois du Canada de 2019, et c'est vraiment beau de lire cette loi... Certaines d'entre elles – je ne sais pas si c'est exact de dire qu'elles sont politiques ou qu'elles ont un penchant politique, mais cette loi, la Loi concernant les enfants, les jeunes et les familles des Premières Nations, des Inuits et des Métis, consultez-la, c'est assez merveilleux à lire.

Selon l'Ottawa TI (Tungasuvvingat Inuit), le 10 avril 2019 en référence au projet de loi C-92, dans cette loi, on définit les enfants, jeunes et familles inuits hors Nunangat sont définis comme ceux de la cinquième région. La région inuite hors Nunangat.

Alors ce qu'on dit, c'est que les Inuits hors Nunangat vivent à l'extérieur des 4 régions faisant l'objet d'une revendication territoriale au Canada. Et dans cette loi de 2019, on nous donne cette désignation de cinquième région. Il doit y avoir une considération pour les Inuits qui ne vivent plus dans leur terre natale ou ne sont plus membres de leur revendication territoriale représentative.

Avec environ 40 % des Inuits qui ont une ascendance autodéclarée, il y a un nombre croissant d'Inuits qui ne sont pas liés à l'une des 4 régions de revendication territoriale mais qui restent connectés à la culture et à l'identité inuites. Quand je rédigeais ma thèse de doctorat, j'ai utilisé le terme « hors Nunangat », et un autre chercheur inuit a dit que ce mot n'existe pas.

Mais apparemment ce chercheur n'avait pas lu cette loi.

Et la cinquième région n'est donc pas reconnue par les dirigeants inuits et les organismes de revendication territoriale.

Cependant, les Inuits se considèrent Inuits à part entière avec toute la culture, les traditions, et les droits inhérents à cette identification.

C'est donc ce que je pensais, et ça semble encore plus vrai pour les jeunes étudiants inuits, qui disaient : « Tu sais, je n'ai pas de carte de bénéficiaire »

Ça veut donc dire qu'ils n'ont pas fait de demande concernant ce qui aurait été l'une de leurs régions de revendication territoriale ancestrale.

Et ils disaient... ce qui me semblait à moi tout à fait étrange... Ils disaient : « Eh bien, je ne suis jamais allé dans le Nord.

» Ce n'est pas nécessaire d'être dans le Nord ou d'avoir même voyagé ou visité le Nord pour se dire Inuk. Et quand on remplit la demande de prestations, on ne vous demande pas où vous résidez actuellement.

On vous demande votre territoire d'origine ancestrale. Pour moi, c'est devenu Whale Cove.

Je suis Padlei Inuk. Et ma communauté inuite vivait à l'origine juste au-dessus de la limite des arbres, ou ce qui serait le Traité no 1 dans le Nord du Manitoba.

Et il ne faut pas oublier que les Inuits n'ont jamais été partie à ou la négociation de traités, ou visés par celle-ci, pas du tout. Et donc nous étions juste au-dessus de la limite des arbres.

C'est donc dire qu'on n'était pas un peuple côtier. C'est à la suite d'un déplacement forcé, que mon groupe inuit, les Padlei Inuits, a abouti à Whale Cove. C'est donc... ce qui s'est passé avec ma communauté inuite, ils ont été relocalisés cinq fois. Chaque fois, c'était un avion du gouvernement qui atterrissait et embarquait les gens pour les amener plus au Nord.

Nous étions à l'origine dans la région des lacs Henik et Milton, et nous avons été emmenés plus au Nord. Et chaque fois les Padlei Inuits sont retournés à pied jusqu'à Henik et à la région du lac Milton. Ce qui se passe dans ce processus, c'est la famine. Et mes Inuits meurent pendant leur retour à la maison. Ils rentraient continuellement chez eux à pied, et le gouvernement revenait et les y ramenait sans cesse.

Mais quand je parle de... vous savez qu'ils ont été emmenés avec juste les vêtements qu'ils portaient, donc sans nourriture, sans outils, sans tentes, sans rien. Et l'on s'attendait à ce que, eh bien, vous connaissez les Inuits, ce sont eux qui ont les relations les plus étroites avec la terre et la chasse et tout ça, mais on parle ici d'emmener en avion des personnes qui ne venaient pas des côtes, et de les installer sur le bord de l'eau.

Et on ne chassait pas la baleine, on chassait le caribou. On n'était pas des grands amateurs de pêche. On allait dans différentes régions le printemps, l'été et au début de l'automne mais on n'était pas des pêcheurs en haute mer avec des filets.

Et j'ai lu un article où Louis Boisé, qui est toujours à Whale Cove, est envoyé prendre des nouvelles d'un groupe de Padlei à qui on avait livré des filets de pêche, et qui avaient été installés le long du littoral de la Baie d'Hudson. Et quand il arrive, les filets ne sont pas utilisés.

Il faut donc savoir que ce n'était pas une méthode de pêche pour eux, et réfléchir au fait qu'on prend un groupe de gens qu'on relocalise dans une région qui leur est complètement étrangère.

Et l'attente est encore plus grande même si vous ne pouvez pas, vous n'avez rien pour faire un feu, pas de tente ni aucun type d'abri, de nourriture quelconque, l'attente est la suivante : vous

allez survivre. Alors pourquoi avons-nous... Et d'autres Inuits étaient également en train d'être relocalisés.

Et les relocalisations ont à voir avec la revendication par le Canada de la souveraineté dans le Nord, et le seul moyen qu'il a trouvé pour prouver cette souveraineté était de déplacer les Inuits le long des côtes pour être en mesure de dire au reste du monde : « Regardez, nous avons des Canadiens installés le long de la Baie d'Hudson ».

C'est donc par ces déplacements constants que les Padlei aboutissent là-bas, et que je dois présenter une demande auprès de Whale Cove, au Nunavut. En 2019, nous avons donc ce geste formidable de parler de la cinquième région, mais l'essentiel est là : les Inuits qui résident en dehors de leur région de revendication territoriale n'ont pas de représentation politique.

Nous avons Natan Obed, qui représente les Inuits et parle au nom des Inuits qui vivent dans le Nord seulement. Bon, ce n'est pas son choix, c'est ce qui est inscrit dans chaque revendication territoriale, et c'est propre au fait que le dirigeant national s'exprime au nom de ceux qui résident dans les régions nordiques.

Quand je rédigeais ma thèse de doctorat, j'ai eu l'honneur de parler à John Merritt, l'avocat de longue date de l'accord sur les revendications territoriales du Nunavut. Et il était et est resté attaché à cette revendication territoriale depuis le début pour la signer 20 ans plus tard.

Et n'oublions pas que lorsqu'une revendication territoriale est signée, ce n'est qu'un début.

Parce que maintenant, c'est la mise en œuvre : tout ce qui a été convenu dans cet accord doit se concrétiser. Ce qu'il m'avait dit, c'est qu'à l'époque où le Nunavut, c'était un processus de 20 ans pour mettre sur pied cette revendication territoriale.

Lorsque cela s'est produit, ce que les personnes qui sont restées et qui ont négocié cette revendication, ce qu'elles pensaient, c'est qu'elles voulaient que les jeunes Inuits restent au Nunavut.

Alors, par conséquent, la rédaction des revendications territoriales reflète cette réflexion, mais aussi le gouvernement a été très précis sur ce point : « Vous aurez un dirigeant national, mais il ne parle qu'au nom de ceux qui sont dans le Nord.

Donna, si nous passons à la diapo 5.

Me voilà donc en train de déblatérer.

Et où est-ce que je veux en venir? C'est simple : les Inuits qui résident dans les régions du Sud du Canada n'ont pas de représentation officielle. Et en fonction de leur lieu de résidence, les prestations liées à leur région de revendication territoriale diminuent. Le dirigeant national ne représente que les Inuits qui vivent dans le Nord et ne s'exprime qu'en leur nom.

C'est pourquoi j'ai écrit ceci, à droite.

J'ai écrit : « Une fois qu'une revendication territoriale a été signée, indiquant une transaction commerciale entre le gouvernement fédéral canadien et les résidents inuits du Nord, au même moment, les Inuits résidant dans le Sud perdaient de l'importance en raison de leur situation géographique. Pendant qu'une porte s'ouvrait, une autre se refermait.

» Ça peut paraître dur, mais c'est une réalité. Et, vous savez, les Inuits du Sud, je le dis toujours, les Inuits dans l'ensemble sont « laissés pour compte »

Mais si on regarde les plus de 20 000 d'entre nous qui vivent dans le Sud, nous sommes encore plus « laissés pour compte ». Et je pense qu'il y a des choses que les Inuits du Sud ont réussies.

Par exemple, Larga House existe dans toutes les grandes villes du Canada. Et les Inuits doivent venir dans le Sud généralement pour tout type d'intervention chirurgicale, tout type de traitement médical, parce qu'il n'y a pas d'infrastructures dans le Nord.

Alors ce que fait Larga House dans les grandes villes du Canada, c'est d'offrir un endroit aux Inuits, pour séjourner avant et après le traitement. Et vous savez ce qui se passe, toutefois, il s'agit souvent d'Inuits du Nord qui arrivent dans le Sud, ils ne parlent pas la langue.

Et donc ils sont toujours à la recherche d'interprètes. En général, si c'est un aîné qui arrive du Nord dans les régions du Sud, on lui fournit un accompagnateur pour voyager avec lui.

Mais il faut penser plus largement, et ce faisant, réfléchir à la manière dont la terminologie médicale en anglais ne se traduit pas facilement en inuktitut. Nous avons donc des interprètes qui tentent d'expliquer ce qui va se passer aux patients.

Et jusqu'à quel point ce patient peut-il comprendre? Il faut donc penser à, comment ça se passe pour les Inuits qui viennent dans le Sud, qui sont terrifiés, qui ne comprennent pas vraiment ce qu'un médecin ou une infirmière ou quelqu'un d'autre leur dit.

Et devoir faire face à ce qui peut souvent devenir un très long séjour à l'hôpital. Je suis bien contente que Larga House existe. Elle a souvent besoin d'interprètes.

Et on doit penser à la façon dont la terminologie médicale se traduit, ou même ne se traduit pas du tout en inuktitut. (...) C'est donc un autre exemple de la façon dont, vous savez, le fait d'être dans le Sud, surtout si vous êtes du Nord et venez dans le Sud, vous allez subir un stress important.

Ça ne va pas être facile du tout. Et quand je vivais à Victoria, ou je suis allée en 2018-2019, et que j'ai rédigé ma thèse de doctorat et mon recueil de nouvelles « Tainna »... quand j'étais là-bas, j'ai été contactée par un groupe de Stony Plain, en Alberta, et ils sont très, très nombreux, au moins une cinquantaine, d'Inuits qui sont avec eux, qui viennent à Saint-Albert.

Certains ont des troubles de santé physique ou mentale (ou les deux). Et il n'y a pas d'infrastructures dans le Nord pour s'occuper de ces Inuits. J'ai donc été invitée à me rendre à Stony Plain.

Et je pense que ça a duré plus de trois mois. J'avais l'habitude de prendre l'avion pour Edmonton chaque fin de semaine. Et j'ai animé des séances de sensibilisation aux questions inuites pour ce personnel. Et vous savez, c'était assez étonnant, comment le personnel considérait ses clients. Parce que je leur ai demandé : « Comment sont les Inuits que vous soignez, comment réagissent-ils? Ou quel est leur comportement en ce qui concerne la nourriture? » Et on me répondait : « Oh, ils la cachent. Au point que nous sommes obligés de verrouiller toutes les armoires et le frigo, parce qu'ils prennent de la nourriture et qu'ils la cachent. » Et vous le savez, du point de vue occidental, c'est très mal vu d'agir comme ça.

Du point de vue inuit, venant du Nunavut où, et les Inuits, ont... et je dis toujours que les Inuits ont les chiffres les plus élevés dans les statistiques que personne ne veut : nous avons le taux le plus élevé de pauvreté, de suicide chez les adolescents, de manque de nourriture.

Et nous voilà, dans un pays du premier monde où 22 Inuits peuvent dormir à tour de rôle dans une maison de 2 chambres à coucher. Et les gouvernements successifs disent qu'ils vont améliorer la situation. Eh bien, dans les faits, rien ne s'est jamais amélioré.

Nous pouvons donc voir ces statistiques.

Et comment pouvons-nous avoir un taux aussi élevé? Je pense que c'est environ 300 fois plus d'Inuits dans le Nord qui ont la tuberculose, et c'est une maladie qui est presque inexistante dans le Sud. Pourquoi est-ce que je parle des Inuits dans le Nord alors que nous sommes censés parler des Inuits dans le Sud? J'en parle parce qu'il y a eu une époque où le gouvernement a commencé à faire des comparaisons entre les statistiques des Inuits, vous savez : Nunangut et hors Nunangat.

Alors ce qu'ils ont commencé à montrer en termes de statistiques, pour ceux d'entre nous qui se sont identifiés comme vivant dans le Sud, ils ont commencé à montrer que le taux d'obtention du diplôme d'études était beaucoup plus élevé pour les Inuits qui résidaient dans le Sud.

C'est dû en partie au fait que nous avons déjà appris à cheminer dans ces systèmes, à fonctionner dans les écoles et les hôpitaux et dans tous les lieux qui n'ont jamais été bienveillants historiquement envers nous.

Mais vous savez, je me suis longtemps demandé : à quoi le gouvernement veut-il en venir ici? Essaie-t-il d'amener le plus grand nombre possible d'Inuits du Nord à s'installer dans le Sud? Ensuite, réfléchissez à la manière dont l'obligation fiduciaire par le biais de chaque revendication territoriale est diminuée.

Et à l'époque où je rédigeais ma thèse de doctorat au Nunavut, nous avions un taux d'émigration d'environ 188 personnes par an. Et c'était une émigration permanente.

Et je me disais : vous savez quoi? Dans environ 45 ans, il ne restera plus personne là-bas.

Est-ce que c'est ce que nous voulons? Je n'en ai aucune idée.

Pouvons-nous passer à la diapo 6 s'il vous plaît, Donna? Bon.

L'identité inuite fait toujours l'objet d'une surveillance minutieuse. Et le fait d'être un Inuk du Sud semble amplifier cette surveillance en ce qui me concerne. Le pire – j'en ai entendu beaucoup, mais le pire de tous les commentaires racistes, est toujours lié au moment où j'ai pris un café avec une professeure blanche. Elle ne m'enseignait plus, et j'ai été très touchée qu'elle veuille me rendre visite.

Au début de notre rendez-vous, cette prof blanche qui m'avait enseigné m'a regardée et m'a demandé : « Norma, tous vos fils ont-ils le même père? » J'étais stupéfaite et tellement étonnée par cette question que j'ai eu l'impression qu'il m'a fallu des heures avant de répondre « Oui », alors que dans ma tête, je me disais : « Poseriez-vous cette question à une Blanche? Poseriez-vous cette question à une mère célibataire blanche? » J'en doute, j'en doute sincèrement.

Quand je parle d'être sous surveillance, c'est... quand j'étais à l'université, à certains moments je ne me suis tout simplement pas identifiée. Et je ne l'ai pas fait, parce que je voulais simplement suivre le cours. Je voulais éviter toute remarque sournoise de la part du prof ou des autres étudiants. Et, vous savez, je voulais juste obtenir mon diplôme, et pouvoir passer à autre chose.

Mais quand on subit des vacheries, et c'est vraiment fou, en tant qu'étudiante inuite, j'ai dû m'adresser à la *Freehorse Family Wellness*.

Et j'ai dû faire ces demandes deux fois en une année. Et j'ai dû fournir tellement de renseignements à ce sujet. Mais je serai toujours reconnaissante de n'avoir jamais eu à m'inquiéter des droits de scolarité. J'avais deux ou trois emplois chaque semestre.

C'était juste... je n'avais pas le choix. Me voilà donc en train d'essayer de me débrouiller pour décrocher un diplôme et entre-temps, il faut faire face à cette surveillance constante.

C'est comme être toujours sous un microscope en quelque sorte.

Et je me souviens avoir été en classe un jour et que le prof dise : « Tu sais quoi, Norma, aujourd'hui on va parler du Nord. Mais je ne m'attends pas à ce que tu participes parce que tu n'y es jamais allée. » Et elle n'avait pas tort. Je suis la cinquième de six enfants, née avant le départ de ma famille de Churchill. Et la raison qui a motivé leur départ, c'est que ma mère a survécu à 8 années complètes dans un pensionnat.

Ma mère et mes ses deux sœurs ont littéralement été arrachées à leur famille et transférées dans un pensionnat juste à l'extérieur de Winnipeg. Alors quand mes parents sont.

Voies de la santé autochtone – Identité inuite au sud du 60^e

Et mes parents ont vécu les 10 premières années de leur mariage à Churchill. Et quand ma mère était enceinte de moi, mon frère aîné et ma sœur aînée fréquentaient une école qui n'était qu'une autre forme de pensionnat.

Ce qui se passe dans notre pays, c'est que quand les pensionnats ferment dans les régions du Sud du Canada, ils ouvrent dans le Nord. Et le gouvernement du Canada n'a jamais assumé la responsabilité de l'éducation des Inuits avant 1965.

Donc juste avant ma naissance, mon père réintègre l'armée et nous nous installons au Québec.

Je suis donc née au Québec. Et mes deux frères plus âgés, mes deux grandes sœurs, ils ont cette documentation de, vous savez, une origine nordique. Pas moi.

Et j'ai un autre frère plus jeune, donc lui et moi, nous sommes tous deux nés au Québec.

Mais on doit réfléchir aux raisons pour lesquelles les gens quittent le Nord. Souvent, les parents emmènent leurs enfants parce qu'ils veulent leur donner un meilleur accès à une instruction de qualité. Les gens déménagent dans le Sud pour des raisons de santé.

Mais nous avons cette population qui grandit, grandit sans cesse dans le Sud, mais on nous traite encore différemment. Je veux revenir à l'enseignement postsecondaire.

Donna, pouvons-nous passer à la diapo 6? Oui, nous en sommes à la diapo, on dirait la diapo 7.

Pour un Inuk qui réside et étudie à l'extérieur... D'accord. Oui. Pour un Inuk qui réside et étudie à l'extérieur de sa région de revendication territoriale, l'aide financière est assurée par un tiers. Dans mon cas, la *Freehorse Family Wellness Society*.

Ce qui voulait dire, premièrement, que j'autorisais le bailleur de fonds à communiquer avec mes professeurs à tout moment pour prendre de mes nouvelles. Je renonce littéralement à mes droits sous la Loi sur la protection des renseignements personnels (LPRP).

Je les autorise à téléphoner, à rendre visite ou à envoyer un courriel à mes profs et à demander comment vont ses études? Une autre chose que j'ai dû faire, c'est de fournir des résultats de mi-session, donc j'avais besoin de l'approbation de tous mes profs faute de quoi je risquais de perdre mon aide financière.

C'était fou parce que la plupart des profs ne donnent pas vraiment de classement de mi-session.

Je le sais aujourd'hui en tant que prof. Mais j'étais obligée de leur demander de ne serait-ce qu'écrire une phrase, du genre : « Elle progresse bien dans ma classe. » Troisièmement : je n'étais jamais certaine de pouvoir compter sur l'aide financière d'une année à l'autre, et je devais présenter une nouvelle demande d'aide financière chaque année.

Rien de ce qui figurait dans mon dossier n'était conservé, ils créaient chaque fois une toute nouvelle demande. Et une année, j'ai reçu un courriel et la personne de la Freehorse Family

Wellness m'a dit : « Tu sais, Norma, nous ne sommes pas sûrs de pouvoir vous aider financièrement cette année. »

Maintenant, l'aide financière représente les frais de scolarité plus 25 \$ par semestre pour acheter des livres ou faire des photocopies.

Aussi bien dire que ces 25 \$ ne sont pas grand-chose. Mais elle m'a appelée et m'a dit : « Vous savez, nous ne sommes pas certains de pouvoir vous appuyer financièrement. »

Et j'ai dit : « Pourquoi pas ? »

Et elle a répondu : « Bien, nous avons reçu tellement de demandes. Vous savez, nous nous disons que nous vous avons soutenue pendant votre baccalauréat, et maintenant vous faites votre maîtrise, et nous ne sommes pas certains. » Et j'ai dit : « Oh, vraiment? » Et elle a dit : « Oui. » Et nous raccrochons.

Et le lendemain, je monte dans ma voiture. (...) j'apporte de l'eau et un sandwich.

Je me rends à leur bureau en auto, j'entre et la personne à la réception me dit : « Avez-vous rendez-vous? » Je réponds : « Non. » Il dit : « Vous savez, tous les préposés qui traitent les demandes sont pas mal occupés et je dis : « Ça ne me dérange pas, j'ai toute la journée, j'ai apporté un sandwich et un livre. » Et puis je m'assoie dans la salle d'attente.

Enfin, vers la fin de la journée, je suis appelée au bureau d'une préposée et je dis : « Je suis très inquiète de ne pas recevoir d'aide financière. » Et l'employée dit : « Eh bien, ce n'est jamais chose certaine. Nous ne pouvons pas le garantir. » Et je dis : « Voilà ce que j'aimerais savoir : j'aimerais savoir combien d'étudiants inuits vous aidez, en ce moment.

Et elle a l'air perplexe et je dis : « Moi. » C'est moi. Je suis la seule.

Et je suis venue vous dire ceci : Vous retirez mon aide financière, et je m'adresse aux médias. Et nous commençons à parler du fonctionnement de l'aide financière par l'entremise de ce groupe.

Et elle dit : « Hé Norma! » Et je dis : « Écoutez, vous m'avez menacée en premier. Maintenant, c'est à mon tour de vous menacer. »

Je n'aime pas agir comme ça, mais parfois, il faut insister, parce que quand on y pense, l'éducation à travers les revendications territoriales, à travers le traité, est une des garanties.

Et c'est quelque chose qui est enchâssé. Je n'ai donc jamais eu de garantie.

Jamais, au grand jamais. Je devais envoyer par télécopieur un formulaire à Iqaluit pour qu'ils puissent rejeter ma demande. Je devais faire ça deux fois par an, et c'est un formulaire assez long à remplir depuis le Nunavut. Mais ce que je... Et je devais le remplir, remplir chaque case.

Et l'envoyer par télécopieur.

Et en haut du formulaire, j'écrivais : « Veuillez rejeter ma demande dans les plus brefs délais. » J'avais besoin que ce territoire rejette ma demande de prêt étudiant.

Je n'ai jamais pu non plus demander des bourses d'études basées dans le Nord, parce que j'étais et je suis d'abord une non-résidente du Nunavut, et que je n'ai pas obtenu mon diplôme de 12^e année au Nunavut.

Je suis devenue... Vous savez, j'ai déjà dit que j'avais deux ou trois boulots par semestre, mais je suis aussi devenue dépendante des bourses d'études.

Et, vous savez, je dois toujours penser à la nécessité d'avoir ce petit coussin à la banque. Donc, d'accord, on regarde tout ça, et on constate que tout d'abord, rien n'est garanti. L'éducation n'est pas une aumône versée à un étudiant autochtone de notre pays, et on a donc cette pratique supplémentaire donc tout d'abord vous dites oui, je suis Inuite puis les gens vous posent les questions les plus idiotes.

La première était toujours : « Eh bien, le parlez-vous? Je pense que beaucoup de gens ne peuvent pas dire Inuktitut, mais ils peuvent poser cette question : « Pouvez-vous le parler? » Et je réponds toujours : « Je peux décevoir les gens 3 fois et en moins de 90 secondes. »

Je ne parle pas couramment ma propre langue. Je l'étudie par moi-même. Devinez quoi : je ne mange pas de viande crue. Je sais que c'est une très grande déception. Et, troisièmement, je ne suis jamais allée dans le Nord. Voilà. Vous êtes en quelque sorte disqualifiée en tant qu'Inuite canadienne.

« Eh bien, vous ne le parlez pas, ne mangez pas comme eux, n'y vivez pas, donc vous ne comptez pas. » Et c'est une réaction courante qui se produit.

Mais quand nous pensons au stress de faire des études postsecondaires, et de devoir ensuite acheminer tous ces rapports supplémentaires au bailleur de fonds.

Quand je pense aux personnes qui obtiennent un prêt étudiant, personne ne leur dit à la moitié du semestre : « Comment sont vos résultats? Combien de cours sautez-vous? » Ce genre de choses. Pouvons-nous passer à la diapo 8? Oui.

Tout va bien. D'accord, très bien, merci, Donna.

Souvent, le Canada traditionnel pense que tous les étudiants autochtones ont droit à la gratuité de l'enseignement postsecondaire. Je recevais en effet un paiement pour les droits de scolarité, mais pas d'allocation pour les frais de subsistance ou les livres.

J'avais au moins trois boulots par semestre. D'ailleurs j'étais toujours très fatiguée.

Mais ce que Statistique Canada a commencé à établir, c'était des tableaux de réussite en matière de diplôme d'études et de mieux-être, comparant les Inuits du Nunavut et ceux hors

Nunangat, pour qu'on se dise : « Ah bon, et alors? Qui s'en soucie? Qui s'en soucie? C'est juste le gouvernement qui fait tous ses trucs habituels. » Je tiens donc à dire que ça me tient à cœur.

Et c'est parce que je ne pense pas... je pense que l'une des pires choses qui se produisent parmi les Autochtones canadiens, je déteste qu'on vive des conflits entre nous.

Ou qu'on fasse ce genre de comparaison. Et j'ai entendu des Inuits qui vivent dans le Nord me dire : « Qu'est-ce que vous en savez? Vous ne vivez pas ici. » Et je leur réponds : « Qu'est-ce que vous en savez? Vous ne vivez pas ici. » Alors nous, vous savez... Mais c'est... Ce genre de comparaison, ce genre de compétition entre nous... Et c'est tellement malavisé.

C'est tellement malavisé.

Et ce que j'espère vraiment, c'est qu'avec le temps, les Inuits du Sud auront une sorte de représentant qui parle en notre nom, et qui étudie des questions comme la manière dont nous sommes traités pendant les études postsecondaires, comment nous sommes traités chez le médecin.

J'ai consulté un médecin à un moment donné, j'étais très malade, ça ne m'arrive pas souvent, mais quand je suis malade, c'est tellement rare que j'appelle tout le monde que je connais et je leur dis : « Devine quoi! » et ils disent : « Quoi? » et je réponds : « Je suis malade. » [Rires.] Parce que c'est un événement pour moi.

Et j'avais une bronchite depuis environ 3 semaines, et je vais dans une clinique sans rendez-vous où j'attends à peu près 4 heures et j'arrive enfin à voir le médecin, et il entre avec mon dossier.

J'avais présenté ma carte de bénéficiaire. Au dos de ma carte, il y a un numéro N.

Ce numéro N veut dire que je suis Inuite, et que mes soins sont pris en charge par Santé Canada.

Quand il voit mon dossier, il ne sait pas nécessairement que je suis Inuite, mais il sait que je suis Autochtone. Il entre donc, il ouvre son dossier et il ne dit pas : « Bonjour, comment allez-vous? Qu'est-ce qui vous amène ici? Je m'appelle Dr Untel, etc. » Rien.

Il ouvre mon dossier, et je sais, je vois qu'il voit le numéro N de Santé Canada, et il me regarde et me demande : « Est-ce que vous buvez? » Et je suis stupéfaite. Je reste bouche bée.

Je n'y crois pas. Je n'en reviens pas. Je le regarde et je lui dis : « Non. Et vous? » Maintenant, il est en colère. Parce que les médecins n'aiment pas se faire parler comme ça.

Et je dis : « Écoutez, j'ai besoin de pénicilline. Vous savez, j'ai une grosse bronchite et ça dure depuis 3 semaines. Et il dit : « Ah, vous savez, c'est un virus, c'est viral, il faut juste attendre que ça passe. » Et je dis : « Je suis venue vous dire que j'ai essayé de passer au travers et ça ne passe pas et je sais que j'ai besoin d'un médicament.

» Et il dit : « Eh bien, je pense que vous devriez rentrer chez vous, et attendre que ça passe. » Et je dis : « Non. Non. Soit vous me donnez une ordonnance pour de la pénicilline maintenant, et si vous décidez de ne pas le faire, je vais retourner dans la salle d'attente, et je vais y rester 2 ou 3 heures s'il le faut et je vais voir un autre médecin de cette clinique.

Et je vais continuer jusqu'à ce que quelqu'un me rédige une ordonnance pour de la pénicilline.

Même si c'est de l'amoxicilline. Je sais que ça va m'aider. » Donc il rédige l'ordonnance mais ce que je veux dire, c'est que je ne devrais pas avoir à m'exprimer comme ça. Je devrais pouvoir être une personne inuite qui va voir le médecin parce que je sais que j'ai besoin de médicaments, et je ne devrais pas faire face à un tel refus.

Et on ne devrait pas me demander : « Est-ce que vous buvez? » Mais la différence, je pense, entre les autres Inuits et moi, c'est que je suis vieille. Et quand on est vieux, on se met à en avoir marre de la rhétorique constante à laquelle il faut faire face jour après jour.

Et donc je suis capable d'insister et d'avoir gain de cause. Je n'aime pas être acculée au pied du mur, mais quand ça m'arrive, je m'en tire haut la main, et je continuerai à le faire.

Mais je n'aime pas ça, ce n'est pas dans ma nature ni qui je suis. Alors pour les Inuits qui vivent dans le Sud, nous vivons, nous vivons hors contexte, je pense que c'est ainsi que le Canada traditionnel le verrait.

Nous allons donc passer à la toute dernière diapo. Êtes-vous contents? C'est la toute dernière.

Si vous étiez mes étudiants, vous seriez enchantés. [Rires.] Mais quand je parle de... « Qui s'en soucie? » Je m'en soucie. Moi.

Et quand on parle de mieux-être, on ne parle pas seulement des éléments physiques de la personne, mais aussi de l'esprit, de l'âme, de croyances spirituelles fondamentales et de ce qu'implique le sentiment d'être soi-même quand les Inuits du Sud font l'objet d'une surveillance constante.

Quand on est constamment sous le regard d'un bailleur de fonds des études postsecondaires.

Quand on est constamment sous le regard d'un professeur qui demande : « Est-ce que tous vos enfants sont du même père? » Quand on entre dans une clinique médicale et qu'ils voient que vous avez un numéro N. Ce sont des moments du quotidien pour les êtres humains, mais quand on est Inuit, c'est comme : « Ouf! Vous vivez au mauvais endroit.

» Et quand on pense à la perception des Inuits par les non-Inuits, ce n'est pas comme ça que nous nous voyons les uns les autres.

Et ce n'est pas comme ça que nous nous percevons les uns les autres.

Je vais donc terminer en lisant ce court poème qui s'intitule « Inuit Breathe » (Inuit respirent).

Il s'intitule simplement « Inuit ». Vous savez, il a été commandé, c'est une œuvre commandée que j'ai écrite pour – c'est fou – pour la Banque Toronto-Dominion à Toronto.

Et ils ont pris ce poème, ils ont fait un très beau travail et ils l'ont gravé sur du verre.

Et en dessous, donc c'est mon texte en anglais sur la première ligne, puis en dessous, c'est ce poème, il est écrit en syllabaire inuktitut.

Donc, le voici tout simplement : *Les Inuits respirent dans deux mondes.*

Le passé et le présent.

Hier et aujourd'hui.

Le Nord et le Sud.

Nous sommes unis de deux manières.

Nous continuons de vivre dans nos Aînés.

L'ancienneté recouvre nos jeunes.

Les murmures de la tradition sont portés par des vents légers De la toundra aux trottoirs des villes.

Inuttigut.

Nous, les Inuits.

Nous sommes ici.

D'accord, tout le monde.

Merci.

Sarah de Leeuw : Est-ce qu'il y a des questions avant que nous terminions? Norma, c'est Sarah de Leeuw encore une fois. J'avoue que je suis un peu remuée par votre beauté et votre combativité et le fait que vous ayez terminé par un poème. Donc, merci. Juste une petite vérification.

Norma, est-ce que vous m'entendez? Je sais que vous êtes sur un téléphone mains libres dans le bureau de quelqu'un d'autre, je veux juste... Parce que je vais courir dans le bureau de Donna pour poser ces questions.

Mais est-ce que vous m'entendez, Norma?

Norma Dunning : Oui, oui, je vous entends.

Sarah de Leeuw : D'accord. Je veux juste... Norma, je tiens à vous remercier encore une fois. Oui, je sais qu'il y a des participants qui vous remercient. Nous avons des questions.

Je vais vous les lire, si vous voulez bien répondre à ces questions, mais je parle probablement au nom des 184 participants – et ils étaient un peu plus de 215 à un moment donné – quand je dis que vous avez vraiment touché nos cœurs et que vous nous avez donné beaucoup de matière à réflexion, Norma. Merci pour votre force, votre combativité, le courage de vos histoires et pour votre voix. Nous avons des gens, Norma, dans le clavardage qui disent qu'ils sont désolés pour le racisme que vous avez subi.

Je vais vous lire le commentaire de Julie Nordstrom, qui a écrit en réponse à votre conversation sur ce que vous avez vécu à la clinique sans rendez-vous à cause du N dans votre dossier : « Les questions qu'il pose sont très fréquentes, surtout pour les femmes. » Et je pense bien que Julie a raison.

Je pense qu'il y a une dynamique de genre.

S'ils ont suivi des apprentissages non traditionnels à l'époque de ma jeunesse, ils sont, ils ont besoin d'être formés de manière plus complète.

Il y avait des règles différentes pour ces postes, mais Julie mentionne que ce que vous avez vécu était tellement empreint de préjugés et tellement désagréable, et je suis vraiment désolée que vous ayez dû livrer une si dure bataille.

Et je me fais l'écho des propos de Julie Nordstrom.

Ça pourrait être une question, Norma, si vous voulez bien nous faire part de vos réflexions.

Sarah, je m'excuse pour la prononciation de votre nom, mais Sarah Ayaruak-Thomson, Sarah demande : « Y a-t-il des gens qui travaillent à former un groupe qui représente les Inuits du Sud? » L'idéal serait que l'ITK nous représente tous, mais ce n'est pas le cas. Les Inuits sont des Inuits, qu'ils soient dans le Nord ou non.

Et Sarah, je m'excuse d'avoir mal prononcé votre nom de famille, mais je pense que la question est très pertinente et je pense que beaucoup de participants se la posent. Les Inuits sont des Inuits à l'extérieur du Nord, dans le Sud. Norma, c'est manifestement ce pour quoi vous combattez si férocement et si généreusement.

Existe-t-il un mouvement en faveur d'une organisation ou d'une représentation des Inuits dans le Sud? Le savez-vous, Norma?

Norma Dunning : Eh bien, oui, j'ai entendu des rumeurs, mais je ne pense pas que quelque chose n'ait jamais été formé, et quand on regarde l'ITK et qui ils étaient historiquement et, vous savez, dans le cadre de chaque accord sur les revendications territoriales, le gouvernement de l'époque a dit aux Inuits : « On ne s'implique pas, premièrement, dans votre membrariat.

Deuxièmement, on veut que chaque revendication territoriale constitue une société, et c'est avec elle que nous traitons en termes de prestations socio-économiques.

» C'est ainsi que tout a commencé.

Et le gouvernement, je pense, a reconnu à quel point ils ont mal géré les identités des Premières Nations à un point aussi extrême. Et au Canada, si vous lisez... son nom de famille est Grammond... Sébastien Grammond.

Dans sa thèse de doctorat, il a expliqué qu'au Canada, le degré de sang n'existe pas. Au sens strict, le degré de sang n'existe pas. Si vous lisez la Loi sur les Indiens, 61, 62, ces articles sur le fait de se marier à l'extérieur et à l'intérieur de la communauté, ça se cache sous... C'est en réalité le degré de sang. Mais ce n'est pas le terme exact de la Loi sur les Indiens.

Lorsqu'il est question des Inuits, quand j'ai présenté des demandes pour moi-même et mes 3 fils, j'ai indiqué tout d'abord, le nom de ma mère et celui d'une de ses sœurs, et celui de mon cousin. Donc je pouvais leur tracer ce type de lignée génétique, c'est ce que j'ai pu faire.

Mais ce qui se passe, c'est que chaque communauté pour laquelle on présente une demande la communauté se réunit, ce sont généralement les aînés qui s'en souviennent. Et je crois savoir qu'ils se sont souvenus de ma mère. Et à cause de ce souvenir de ma mère, j'ai été, et mes 3 fils ont été, reconnus en tant que bénéficiaires. Ce processus a duré environ trois ans.

C'est donc dire que les choses n'évoluent pas rapidement.

Ainsi, dans l'ensemble, quand on regarde des organisations comme l'ITK, qui, comme vous le savez, a commencé en voulant réellement représenter tous les Inuits, mais on a les revendications territoriales qui mettent de l'avant des spécificités comme seulement les Inuits du Nord auront quelque représentation politique que ce soit. Et donc, pour moi, nous sommes Inuits, où que nous soyons. Ce qui arrive, comme je l'ai dit plus tôt... je m'énerve, en particulier avec les jeunes Inuits qui disent : « Je ne suis jamais allé dans le Nord, donc je ne pense pas que je devrais présenter de demande »

Et récemment, j'ai reçu un courriel d'une femme qui m'a dit : « Je suis à moitié Inuite. » Nous ne sommes pas à moitié. Nous ne sommes jamais à moitié ou au tiers ou à un pourcentage quelconque, parce que c'est entièrement basé sur les souvenirs des aînés, et quand on est accepté en tant qu'Inuk, on l'est à 100 %. Les gens ont donc cette impression, cette perception qu'il existe une identité métisse inuite. Ce n'est pas le cas. Ce n'est pas le cas.

Soit vous l'êtes, soit vous ne l'êtes pas. Et donc, vous savez, rappelez-vous que les revendications territoriales étaient très précises sur ce qu'un dirigeant national pourrait ou ne pourrait pas dire, ou comment il peut représenter les Inuits. (...) [Rires.]

Sarah de Leeuw : Norma, je vais vous lire quelques autres commentaires, parce que j'ai repensé à vos réponses généreuses, combatives, réfléchies, brillantes d'intelligence... Les gens apprécient vraiment cette conversation.

Il y a des commentaires dans la section Questions et réponses, par exemple : « C'est la première fois que j'entends Mme Dunning, et je dois dire : Ouaou! J'ai appris tellement de choses.

C'est bouleversant de constater l'ampleur de notre ignorance au sujet des Autochtones. Merci beaucoup. Merci de nous avoir fait part de votre histoire. Merci beaucoup. Je n'avais pas envisagé les défis liés au fait de vivre dans le Sud. C'est une superbe présentation.

Merci de votre sincérité. Je veux seulement dire que je pense que le fait de mettre en récit cette conversation est une stratégie remarquablement puissante d'échange et de poursuite de cette conversation. Donc encore une fois merci beaucoup. Il y a une autre question.

Tatiana Kim demande, et elle aussi commence par « Je vous remercie beaucoup pour cette présentation, Norma. Vous avez souligné comment les statistiques ont été utilisées de manière douteuse. Pourriez-vous nous faire part de vos réflexions sur quelles statistiques qui ne sont pas disponibles à l'heure actuelle pourrait être utiles pour souligner des enjeux pertinents pour les Inuits? » Je pense que ce que Tatiana demande en réalité, c'est, Mme Dunning, si vous pouviez agiter la main et dire : « Nous avons besoin de ces données. Nous avons besoin de ces statistiques. Peut-être particulièrement en ce qui concerne la santé et le mieux-être. » Avez-vous une idée de ce que vous pourriez dire si vous agitez votre baguette magique? Oh, c'est très drôle.

Norma Dunning : Eh bien, pour moi, c'est drôle.

J'ai fait du bénévolat pendant deux ans dans le Groupe Inuit *Edmontonnuit* et l'on s'attendait à ce que les Inuits, je ne sais pas, forment un village esquimau au centre-ville. Comme si on allait installer ce petit village tissé serré et vivre tous ensemble. Et, mais je veux dire, on vivait un peu partout dans la ville. Donc, vous savez, il y a... Je donne donc cet exemple.

Très souvent, les gens pensent que, vous savez, vous êtes tous des Inuits, donc vous devez être voisins, et pourtant, non. Donc recueillir des données sur les Inuits qui vivent dans le Sud est difficile, et c'est quelque chose qui a été tenté à maintes reprises. Et le groupe qui a obtenu d'excellents résultats est à Montréal. Ce groupe d'Inuits s'est très bien débrouillé, très bien.

Mais ils ont embauché un chercheur consacré à la collecte du plus grand nombre possible de données sur les Inuits vivant à Montréal. Parce que je pense que de nombreux Inuits dans le Sud sont toujours en situation de pauvreté, ont encore peur de faire des études postsecondaires, ont encore peur d'aller chez le médecin.

Et ce genre de... Et je crois toujours que beaucoup d'entre nous ont peur des Blancs. Par exemple, quand on regarde dans l'histoire et l'époque où on regarde le mot « Qallunaat », c'est

celui qui est le plus souvent utilisé pour désigner les Blancs... Mon Padleij, et dans le dialecte de mon père, nous disons « Kabluna », qui veut dire personne blanche.

Mais quand on regarde les définitions de « Qallunaat », et comment, très souvent c'est traduit par « ceux qui ont des sourcils », mais aussi « ceux qui déplacent les choses » et aussi « ceux qui attendent une réponse tout de suite »

Quand on fait des recherches avec les Inuits, assez souvent, une question est posée et il y a ensuite un silence. Et assez souvent, je pense, les chercheurs non inuits s'énervent un peu, à cause de ce silence.

Et les Inuits, en général, ne répondent pas d'emblée à une question vous savez. Ce n'est pas notre façon de faire. Ce n'est pas ce qu'on nous apprend en grandissant.

Et à réfléchir, vous savez... J'enseigne toujours les matières autochtones et je dois toujours dire à ma classe que je n'enseignerai pas à partir d'un point de perte.

Nous sommes toujours là. Nous respirons encore. Et c'est là notre plus grand acte de résistance.

Nous sommes tous des Autochtones canadiens si nous continuons à respirer. Mais, plus important encore, nos traditions et nos coutumes et nos façons d'être nous ont été transmises.

Et quand je pense à comment ma mère fonctionnait avec moi... et j'ai dû y penser, vraiment réfléchir à la façon dont elle m'a enseigné des choses, et réfléchir à comment, vous savez, on nous enseigne que tout a un esprit, donc un stylo aurait un esprit.

Et je me souviens que j'ai eu mon premier vélo à 2 roues en 2^e année, et on n'était pas riches, mais mon père démontait de vieux vélos et a soudé, un vélo de 12 couleurs différentes et avec des pneus usés et tout le reste. Mais j'adorais mon vélo.

Je me souviens de ce profond amour pour mon vélo et comment je le tirais sur la galerie le soir et je lui donnais un baiser en disant : « À demain matin. Tu seras la première chose que je verrai. » [Rires.] Mais ensuite, je me suis demandé pourquoi diable est-ce que je faisais ça? Et on doit réfléchir à ce qu'est la mémoire du sang et ce qui est inné. Et c'est ce sur quoi j'insiste vraiment, absolument avec les jeunes Inuits, et il y a tellement de jeunes qui vivent dans le Sud du Canada et qui ont peur de s'identifier.

J'ai interviewé et connu un Inuit qui était sauveteur à la Ville d'Edmonton. Et il parlait de la façon dont des Asiatiques s'approchaient de lui et se mettaient à lui parler en cantonais, et il secouait la tête pour dire : « Non, je ne parle pas cette langue. » Ensuite, ils le prenaient pour un Asiatique qui ne parle pas sa langue et lui faisaient passer un mauvais quart d'heure.

[Rires.] Donc, ça faisait partie de son quotidien et il n'allait pas aggraver les choses, il se contentait de les laisser aller.

Et quand je pense à un autre jeune homme que j'ai interviewé, il dirigeait un restaurant Chili's à l'aéroport d'Edmonton, et un jour cette dame arrive et lui demande : « Vous êtes quoi? » Et il répond : « Je suis Inuit. » Elle dit : « Ahhh! » Et elle va chercher son téléphone avec une caméra, elle ouvre la caméra, elle demande à une personne : « Pouvez-vous prendre une photo de nous deux? Et ce jeune Inuit ne comprend absolument pas ce qui se passe.

Quoi qu'il en soit, l'étrangère prend la photo, elle le regarde et lui dit : « Tu sais, je suis tellement contente de pouvoir prouver à ma famille que j'ai enfin rencontré un Esquimau. » Donc, il a parlé du fait qu'il avait l'impression d'être dans un zoo. Parce que c'était tellement bizarre.

Nous avons donc ce genre de choses qui se produisent dans le Sud, qui rend les Inuits, je crois, surtout les jeunes Inuits, réticents à s'identifier. Ils ne veulent pas s'identifier.

Et je comprends tout à fait que vous ne vouliez tout simplement pas vous soumettre aux questions que des Canadiens traditionnels vous poseront J'étais à un événement et une copine a amené son ami – je ne l'avais jamais rencontré – et elle nous présente et puis elle s'en va nous chercher du thé.

Et ce type, que je connaissais depuis 35 secondes, il me regarde et il dit : « Hé, ton père, il était Blanc, non? » Je dis : « Quoi? » « Mais ton père, ton père était Blanc, non? » Et je me dis : « Mais je rêve ou quoi? » Je l'ai rencontré il y a 45 secondes. Je le regarde et je lui dis : « Tu veux savoir ce qu'était mon père? » Et il dit : « Ouais, quoi? » Et je dis : « C'était un excellent chasseur.

Il avait six enfants, et quel que soit l'endroit où nous vivions, la première chose que mes parents faisaient, mon père repérait l'endroit où il allait chasser et ma mère repérait les endroits où poussaient toutes les baies. » Et mon Dieu, on a passé tellement de temps à cueillir des baies.

Mais, vous savez, ce dont je parle, c'est de ce genre de réaction bizarre, que les Inuits reçoivent simplement du fait d'être Inuits et de vivre à l'extérieur de leurs régions de revendications territoriales.

Je pense donc qu'il y a un réel besoin, vous savez, d'être en mesure d'avoir des statistiques... Il ne faut pas oublier que les statistiques sont l'image de la population, mais elles ne sont pas la population elle-même. J'espère que c'est bien. [Rires.]

Sarah de Leeuw : Norma, je vous assure que c'est bien.

Parce qu'encore une fois, les gens vous envoient littéralement de l'amour et du respect par le clavardage.

Je cite : « Je vous envoie beaucoup d'amour et de respect », de Sheri Gibson. Je pense que vous nous avez apporté tellement d'information d'une profondeur et d'une plénitude incroyables, tout en étant aimable et adaptée à un vaste public.

Le Centre de collaboration nationale de la santé autochtone est éternellement reconnaissant pour votre persévérance. Juste pour réaliser ce webinaire, je sais que nous avons eu de nombreuses difficultés techniques. Encore une fois, je suis impressionnée et reconnaissante que vous ayez été aussi généreuse et aussi disposée à nous faire part de votre expérience.

Je pense que vous avez éduqué les cœurs et les esprits de partout dans ce pays violemment colonisé qu'est le Canada.

Donc, merci de tout coeur à nouveau.

Oh, et quelqu'un, en tant que collègue auteur littéraire, vous dit : « Félicitations! Courez acheter ses livres. » Oui, certains sont traduits. C'est l'heure, Norma.

Mais je ne peux pas m'en empêcher. D'une auteure littéraire à une autre, d'une poète à une autre. Je dois dire que la première fois que j'ai lu *Annie Muktuk* et autres histoires, j'ai ri, j'ai pleuré, j'ai ri, j'ai pleuré à gros sanglots, puis j'ai ri tellement fort que j'ai cru que j'allais éclater, Norma. Voulez-vous clore la séance en proposant des réflexions sur le rôle du récit et de la narration pour le bien-être et la santé des Autochtones? Ou en particulier pour le bien-être et la santé des Inuits? Je veux dire, Annie Muktuk – vos autres livres sont absolument géniaux! Courez-vous les procurer! Je les ai alignés ici, dans mon univers.

Je montre fièrement vos livres, Norma, à l'écran en ce moment.

Mais, avez-vous quelque chose à ajouter? Je pense que le fait que vous soyez une auteure littéraire, une poète, tout en enseignant la santé des Autochtones à l'Université des Premières Nations.

Je pense que c'est peut-être la direction que prendront les conversations sur la santé, notamment la santé mentale. Avez-vous des remarques finales et des dernières réflexions sur l'humour et la beauté de l'humour pour la longévité et la résilience? Je ne sais pas, Norma.

Norma Dunning : Je pense que... Ce que je dis à mes étudiants, généralement au premier cours, c'est qu'un prof autochtone vous enseigne par le biais d'histoires, et donc vous allez vous dire : « Norma Dunning, tout ce qu'elle fait, c'est parler d'elle-même. » Devinez quoi, oui, c'est ce que je fais. Et je le fais parce que chacune de ces histoires a une raison d'être.

Pour ma part, je pense à une rencontre avec une aînée que j'ai interviewée il y a longtemps, une aînée inuite d'Edmonton. Et il faisait un froid glacial.

J'ai été surprise que ma voiture ait démarré. Et j'arrive chez elle et pour les Inuits, on ne peut pas poser la première question à un aîné. Ça ne se fait pas.

On doit attendre que l'aîné dise : « Bon, de quoi aimerais-tu parler? » Ce jour-là, le temps est glacial et il y a des bourrasques de neige et ma voiture était très vieille.

Et l'aînée me parle de sa jeunesse quand elle devait aller ramasser du bois flotté parce que son père et son grand-père travaillaient pour la Compagnie de la Baie-d'Hudson, et ils construisaient des petits bateaux, des sculls.

Elle me raconte donc cette histoire et j'ai l'impression que ça ne s'arrêtera jamais et je me dis que ma voiture ne démarrera jamais et que je serai probablement obligée de la laisser ici dans le stationnement jusqu'au mois de juin. Parce que c'est une vieille voiture.

Mais elle continue à me raconter cette histoire. Et ce n'est que lorsque j'ai... et puis, quand elle termine cette histoire qui a duré environ 45 minutes. C'est une belle histoire, c'est une histoire absolument merveilleuse, et c'est seulement quand j'ai écrit à ce sujet et que je l'ai mise dans un article, et de toute façon, pour moi, quand j'ai ces histoires des aînés, elles me reviennent en tête les jours où j'en ai besoin.

Parfois je peux penser que je suis en train de vivre la pire journée possible, ou juste une journée difficile, et j'entends de nouveau la voix de cette aînée, et je me souviens de certaines de ses phrases, mot pour mot. Et donc, pour moi, si on parle de l'enseignement par le récit, ça va plus loin que de dire : « Hé, j'essaye de vous divertir. » C'est le fait que ces mots nous reviennent avec un sens plus profond et une finalité plus profonde.

Et je pense souvent... et je pense que ça s'améliore aussi en même temps – les chercheurs doivent respecter cette histoire et la raison pour laquelle elle est racontée, et ce qu'ils font avec.

Il y a beaucoup d'histoires qui resteront sacrées, qui ne seront jamais imprimées, et que seuls les gardiens du savoir porteront. C'est du temps consacré à se comprendre, et réfléchir vraiment, vraiment à l'histoire qu'on vous raconte. Je peux vous raconter l'histoire où je suis malade et où j'attends dans une clinique sans rendez-vous. Bien, qu'est-ce que qui se passe vraiment là-bas? Et ça va au-delà de Norma Dunning qui est tellement frustrée et révoltée contre le système médical. Pas un médecin en particulier, c'est contre tout un système.

Mais nous devons sans cesse élargir notre réflexion quand nous sommes en train... comment dire... quand nous recevons le don de l'histoire, nous devons vraiment élargir les raisons pour lesquelles cette histoire nous arrive à nous et ce que nous en faisons.

Sarah de Leeuw : Norma, nous sommes tellement reconnaissants. Je pense que les nombreuses personnes qui ont assisté à ce webinaire aujourd'hui reviendront sur les histoires que vous avez partagées avec nous.

Je pense que votre geste, votre geste de partage aimable et généreux des histoires seront le genre d'histoires dont nous continuerons d'apprendre à l'avenir et pendant très, très longtemps. Bon, votre temps est précieux, nous sommes très reconnaissants du temps que vous nous avez consacré aujourd'hui. Je pense qu'avec cela, à moins qu'il y ait des questions urgentes que je ne vois pas, dans les Questions et réponses et dans le clavardage.

À tout le monde, merci du fond du cœur de nous tous au CCNSA à tous ceux d'entre vous qui ont pris le temps cet après-midi d'assister à ce superbe séminaire de Mme Dunning.

Et aussi un rappel qu'il a été enregistré. Mes excuses, c'est entièrement de ma faute, j'ai fait une erreur au début de l'introduction à ce webinaire. Il sera publié une fois qu'il aura été traduit et révisé. Il sera accessible sur le site Web du CCNSA afin que beaucoup plus de personnes, Norma, puissent apprendre de vous.

Merci beaucoup encore une fois.

Et Norma, juste une note personnelle, c'est toujours un grand plaisir, un bonheur et tout simplement une chance inestimable de travailler avec vous. Je vous remercie donc à nouveau pour votre générosité aujourd'hui. Et, oui, nous devrions bientôt nous retrouver à l'occasion d'un festival littéraire. Je sais, il faut nous retrouver dans un spa ou quelque chose du genre. Ah!

Norma Dunning : Et à tous ceux qui sont venus, dans ma langue : Ma'na, merci!

Pour écouter d'autres balados de cette série, consultez « Les Voix du terrain » qui se trouvent sur le site Web du Centre de collaboration nationale de la santé autochtone, à ccnsa.ca. La musique de ce balado est l'œuvre de Blue Dot Sessions. Il s'agit d'une œuvre en usage partagé, utilisée sous licence Creative Commons. Apprenez-en plus sur eux au www.sessions.blue.

Centre de collaboration nationale de la santé autochtone (CCNSA)
3333, chemin University
Prince George (Colombie-Britannique)
V2N 4Z9 Canada

Tél : 250 960-5250
Courriel : ccnsa@unbc.ca

Site Web : ccnsa.ca

National Collaborating Centre for Indigenous Health (NCCIH)
3333 University Way
Prince George, British Columbia
V2N 4Z9 Canada

Tel: (250) 960-5250
Email: nccih@unbc.ca

Web: nccih.ca

© 2026 Centre de collaboration nationale de la santé autochtone (CCNSA). Le CCNSA a financé la présente publication qu'une contribution financière de l'Agence de la santé publique du Canada (ASPC) a rendu possible. Les opinions qui y sont exprimées ne représentent pas nécessairement celles de l'ASPC.